

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 364. Vol. XV. — SAMEDI 26 JANVIER 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

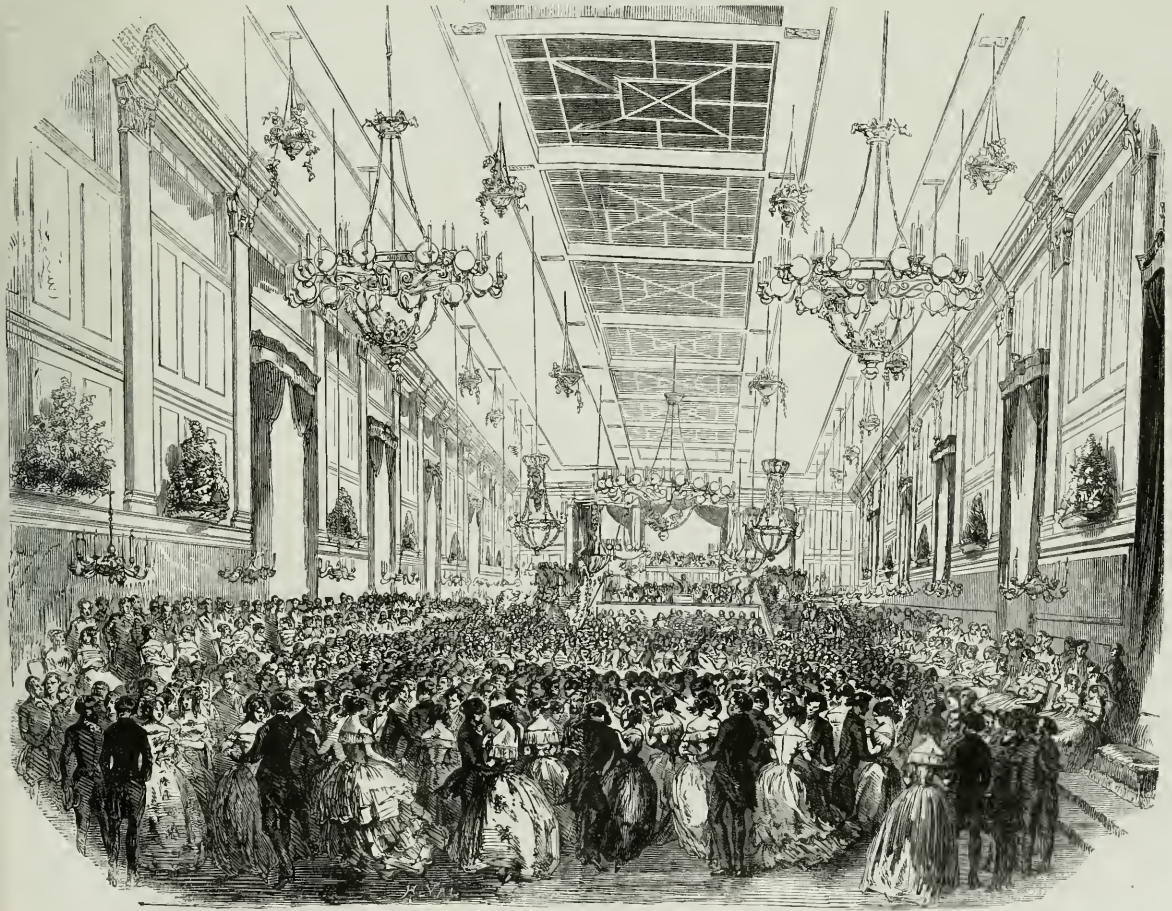
SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Deux agitations en Angleterre. — Courrier de Paris. — Variations sur un thème connu: *Cendrillon*, nouvelle. — Revue des arts. — Publicistes contemporains: le petit vigneron de Johannsberg. — Chronique musicale. — Lettre à M. de Sauley, par le docteur Hofer. — Communiqué. — Bulletin bibliographique. — Histoire des épices: le giroflier.

Gravures: Bal donné le 19 janvier au profit des pauvres des 3^e et 7^e arrondissements à la salle Sainte-Cécile. — Les épungles et les aiguilles, deux gravures. — Portrait de M. de Saint-Priest, membre de l'Académie française. — Une jeune fille dévorée par un tigre. — Curiosités et objets d'art de la collection de M. Debrage-Dameuil, 26 gravures. — Aventures de M. Verdreau (3^e suite), 29 caricatures. — Le giroflier: arbre, fleurs, feuilles et fruits. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Ce n'est point rabaisser la politique que de signaler, dans ce temps de misère, et durant la saison rigoureuse, les efforts de la bienfaisance publique pour venir au secours des nécessiteux. Tandis que les projets d'amélioration popu-



Bal donné le 19 janvier 1850 au profit des pauvres des 3^e et 7^e arrondissements de Paris, dans la salle de Sainte-Cécile.

ions n'avaient plus de sens que pour la malveillance, et qu'il n'existait plus de *grand seigneur* aujourd'hui, ce que n'est l'orateur ou l'écrivain à la parole énergique et ornée. Il faut espérer que l'Académie s'en souviendra désormais, et qu'elle ne s'interdira pas plus longtemps les choix exclusivement littéraires.

Il n'y a plus de grands seigneurs, et l'ancien régime a disparu pour ne plus revenir, de sorte qu'on ne saurait être soupçonné de rechercher des allusions en racontant les menus faits de cette semaine comme des aventures de l'autre siècle. Écrivez!

— La dispute de l'université et du clergé aiguise toutes les plumes; il en a été beaucoup parlé à la grand chambre, et M. le chancelier ne cesse pas d'en conférer avec le roi.

— On parle d'une commission d'avisés, qui serait nommée pour avoir aux affaires de Rome.

— Un ancien pharmacien devenu traitant a renouvelé la proposition de se charger de la ferme des jeux et de la régie des théâtres; la mesure affranchirait le trésor d'une charge trop pesante et aiderait beaucoup le roi dans l'état fâcheux de ses finances. M. le contrôleur général passe pour être très-favorable à ce projet.

— Mademoiselle Leconvreur de la Comédie-Française a toujours maille à partir avec ses camarades. Les derniers avantages qu'on lui a faits n'ont pas adouci son humeur; elle disait dernièrement à deux princes du sang: « Je ne serai contente que lorsque je verrai ces matins au Fort-Lévéque.

— Dimanche dernier, la princesse de **** avait attiré au cours la Reine beaucoup de peuple à sa course en traîneaux. L'équipage lui a été envoyé par son premier mari, qui est un boyard de Moscovie.

— M. le lieutenant de police a rendu une nouvelle ordonnance au sujet de l'enlèvement des boues que ce dernier degel a amassées sur tous les points de la ville; il se confirme que la toilette de la capitale regardera désormais les habitants, la police étant trop occupée ailleurs.

— Le gala donné mardi par M. le prévôt de marchands a été brillant. Le roi y avait envoyé plusieurs personnes de sa maison. Les ministres et les menins se sont retirés très-tard. Il y a eu du bruit autour des dessertes, et l'on va procéder à des épurations dans la liste des invités pour le prochain bal qui aura lieu à la Chandeleur.

— La marquise d'****, connue par sa liaison avec le sieur L****, joueur de luth, vient d'entrer au couvent des Oiseaux.

— Un fameux coupe-bourse, qui faisait de la fausse monnaie, a été pris près de la Samaritaine. On a trouvé à son domicile des matrices qu'il se proposait d'employer à la fabrication des nouvelles pièces de quatre sous en argent que les badauds recherchent beaucoup.

— Au dernier jeu du Roi, on a remarqué la présence d'un fameux personnage parlementaire, très-proche parent de M. de Broglie, qui n'avait pas reparu à la cour depuis la régence de M. d'Orléans.

— On vient de pourvoir de la surintendance des beaux-arts et des affaires de la Comédie un cadet de la maison de Montg..., qui fut la coqueluche de ces demoiselles. On tient sa nomination secrète, et il exerce encore *in partibus infidelium*.

— A la requête du procureur général du roi, le théâtre verbalise contre les auteurs de certaines feuilles, qui prétendent qu'on ne se conforme pas aux derniers édités et qu'on veut attenter à la Constitution... du royaume. Il sera fait justice de ces gazetiers.

— Une autre affaire de gazette fait grand bruit. Un de ces entrepreneurs de carrés de papier imprimés, dont les autres produits étaient attaqués chaque matin par un voisin, lui a proposé une part de son gâteau quotidien pour mettre une sourdine au charivari, mais le voisin était incorruptible, et on assure qu'il a jeté le tentateur à la porte.

— Maintenant, reculons d'un siècle et même de deux, pour arriver au *Théâtre des Variétés* peu amusantes,



Les aiguilles.



Les épingles.

qui nous donne les violons chez Mademoiselle, avec le célèbre Lulli. Comment le roman-feuilleton n'a-t-il pas encoré mis Lulli au nombre des innombrables personnages de ses légendes? Ces deux actes très-déçus et même vides n'effleurent pas même l'homme qui a commencé en aventurier pour finir en grand seigneur. Quelle vie pleine et courte! Lulli, mort vers la cinquantaine, fut successivement ou à la fois petit violon, danseur, acteur, directeur de l'Opéra, bouffon du roi, et son secrétaire des commandements. Malgré de nombreuses inimitiés, et entre autres celle des gens de lettres, il se maintint jusqu'à la fin dans les bonnes grâces du maître, et sut faire de ses ennemis autant d'instruments de sa fortune. Venu quinze ans plus tôt, il eût été Mazarin; c'est lui-même qui l'a dit; mais il est resté Lulli, l'un des pères de la musique française. Dans l'espace de vingt ans, il composa vingt grands opéras, sans compter un nombre infini de ballets, de mous et d'oratorios. Il eut pour disciples Lalouette, Lorenzani et Rameau, et n'eut pas de maître. C'était un petit homme, maigrelet, à l'extérieur négligé et rebutant, circonstance qui ajoute une autre singularité à sa fortune. Au nombre des faiseurs de ses libretti, il compta Quinault, Molière, La Fontaine, Campistrone et Fontenelle. Son opéra d'*Aïds* s'acquiesça une vogue égale à celle que le répertoire de Rossini obtint de nos jours; son *Cadmus* et sa *Proserpine*, qu'on appelait les opéras du peuple, remuèrent Paris comme une révolution. Le tapage que fit son *Armide* ne se retrouva plus que pour celle de Gluck, et M. Meyerbeer lui-même et son *Robert-le-Diable* n'en firent jamais autant. Louis XIV avait une telle affection pour son Baptiste qu'il lui permettait toutes sortes de familiarités, jusque-là que S. M. autorisait les plaisanteries de son favori sur la fameuse perruque royale. Lulli avait son logement au Louvre et à Versailles, et quand il mourut, riche comme un traitant et plus glorieux que Corneille et Molière, le clergé, que ses impiétés italiennes n'avaient pas scandalisé, mit son tombeau dans une cathédrale, avec l'inscription de Santeuil. Louis XIV, fort peu tendre, le pleura beaucoup, et plaça son buste dans sa chapelle. L'apothéose fut complète.

Aux Variétés, où nous sommes toujours, Lulli ne fait absolument que ce qu'on lui prête dans le livre des *Enfants célèbres*. Il racle du violon dans les cuisines de Mademoiselle, et il est fait allusion au piédestal de la statue de l'Amour, où Lulli est censé avoir posé *in naturalibus*. Les couplets de la *Boulangère*, dont on lui attribue l'air, et la chanson à Quinault, ne sont pas plus authentiques, puisqu'ils datent de la Régence. On le voit encore courtoisant une fille d'honneur et bernant un margrave; mais si la pièce est insignifiante, mademoiselle Déjazet n'a pas permis qu'on s'en aperçût. Depuis le temps où mademoiselle Déjazet jouait au théâtre des *Jeunes-Élèves* les amoureuses de quinze ans (en 1812, disent les contemporains), elle n'a pas vieilli, et jamais leur bien conservée ne mérite plus de madrigaux. On dirait qu'à force de jouer l'adolescence, elle y revient. Elle a fait de ce vilain petit Lulli une délicieuse miniature de Pettit.

Au Vaudeville, ce sont les Watteau et les Lancret qui sont à la mode. Les déesses de ce théâtre sont aussi peu vêtues que les bergères de l'églogue antique. Ces *Saisons vivantes* sont celles des tropiques; le Printemps est décolleté, l'Été sort du bain, l'Automne n'a guère que des pampres pour ornement indispensable, et l'Inver est bien doux s'il faut en juger d'après son costume. A l'heure qu'il est, on dit que les *Saisons vivantes* sont mortes pour cause de politique. Cependant la pièce était spirituelle et les couplets avaient de la fraîcheur. Quand donc le Vaudeville se décidera-t-il à donner à ses tableaux vivants un autre cadre que les premiers-Paris de *l'Inver religieux* ou de *l'Assemblée nationale*?

Au Gymnase, trois auteurs ont eu la singulière idée de refaire *Misanthropie* et *Repentir* pour Tisserand et mademoiselle Melcy. Laurence est une femme un peu trop sensible, qui a un

honnête mari et une fille déjà grande-lette dont elle fait le bonheur. Laurence est un ange jusqu'au jour où l'époux découvre que sa femme lui a joué un tour diabolique. Cette découverte fait de cet homme débonnaire une espèce de tigre domestique; il tourmente sa femme au nom de la morale offensée, et pousse la vengeance jusqu'aux dernières limites. Le Code ne va pas aussi loin. C'est une épreuve terrible dont la mère coupable fait profiter sa fille en l'arrachant aux fascinations d'un séducteur. Au dénouement il y a mort d'homme; le complice de Laurence se fait tuer en duel, et le mari pardonne à sa femme. C'est un très-petit succès de larmoiement.

Des deux pièces nouvelles de la Montansier, l'une, *les Vignes du Seigneur*, n'a fait que passer et trépasser; quant à *Rosette et Navud coulant*, c'est un amusant trumeau où l'on voit un mari de l'invention de Gavarni, très-étorné de voir un nudou coulant au corslet de sa femme à la place de la rosette qu'il y avait faite le matin. Un M. Ovide est l'auteur de la métamorphose qui n'a rien de criminel. Il avait posé avec madame. Son cœur aspire à d'autres nudous coulants, et il a fait une rosette ailleurs. Il y a une scène d'homme jeté par la fenêtre dont les échos de la Montansier riront longtemps.

Il nous reste à parler de l'accident qui a fourni le sujet de cette dernière gravure. M. Wambell, qui, à l'instar du fameux Titus, promène dans les villes d'Angleterre une ménagerie d'animaux féroces, se trouvait à Chatam le vendredi 14 courant, et il se préparait à donner une représentation le soir même. Le public arrivait déjà pour la fête, lorsqu'une jeune fille de 17 ans, Ellen Bright, surnommée la *Heim-Lion*, que le directeur employait dans ces exercices, entra dans la loge où se



M. de Saint-Priest, membre de l'Académie française, reçu le 17 janvier 1850.

trouvaient réunis un lion et un tigre. Elle fit faire quelques tours au premier, et comme le tigre voulait se mêler à ces jeux, elle le frappa d'un coup de cravache. Aussitôt l'animal furieux se précipita sur elle, et, la saisissant au cou, il lui fit avec ses dents et ses griffes d'épouvantables blessures. On finit par le forcer à lâcher prise, en lui assénant des coups de barre de fer sur le museau; mais déjà la malheureuse était tombée sans vie; son sang s'échappait avec abondance par les quatre blessures qu'elle avait reçues, l'une au bras, l'autre au bas du visage et les deux principales à la partie latérale gauche du cou. Le jury, consulté sur cette mort, a fait suivre son verdict d'une réclamation énergique pour que de pareils spectacles ne soient plus tolérés en Angleterre.

Ce n'est pas le seul accident récent dont ces dompteurs de bêtes féroces aient été les victimes. Il n'y a pas longtemps, à Edimbourg, un de ces malheureux trouva une mort sanglante dans la gueule d'une panthère; le célèbre Martin eut souvent à disputer sa vie aux griffes de ses pensionnaires; plusieurs fois Carter eut besoin de toute son énergie pour échapper à leur férocité; enfin nous avons vu, il y a six ans à Paris, Van-Amburgh emporté évanoui sur la scène à la suite d'un coup de dent de son lion favori. Quelque progrès qu'ait pu faire de nos jours l'art d'éduquer les bêtes féroces et d'adoucir leur humeur, la longanimité du lion lui-même n'est jamais durable. C'est ce qu'attestait déjà Martial, il y a deux mille ans, en le traitant de *leo perfidus*, au sujet de deux petits Libyens employés à remuer le sable ensablant du cirque, et que le superbe animal dévora par passe-temps.

PH. B.



La jeune Ellen Bright, étranglée à Londres dans sa ménagerie par un tigre du Bengale.

Curiosités et Objets d'art de la Collection de M. Debruge-Duménil.



Partie extérieure d'un dossier de selle, sculpture en bois du quatorzième siècle.



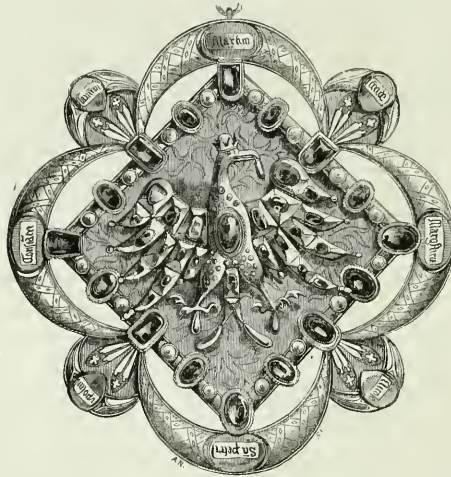
Vase chinois en cuivre émaillé.



Couvercle de collet en cornu de cerf, sculpture du quinzième siècle.



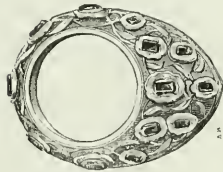
Porte de tabernacle en fer forgé, ciselé et doré, travail du quatorzième siècle.



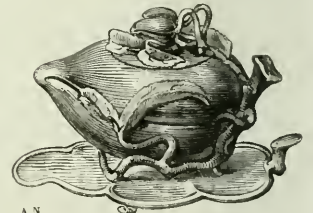
Fermail de chape en argent doré, ouvrage du quatorzième siècle.



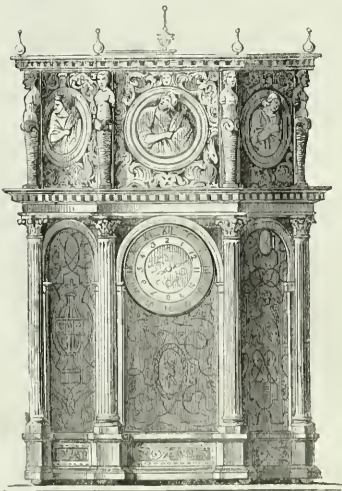
Toilette en damasquiné d'or et d'argent, travail italien du seizième siècle.



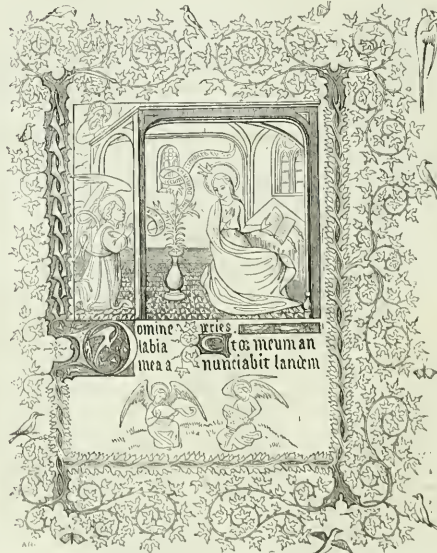
Bague de pouce en jade, travail persan.



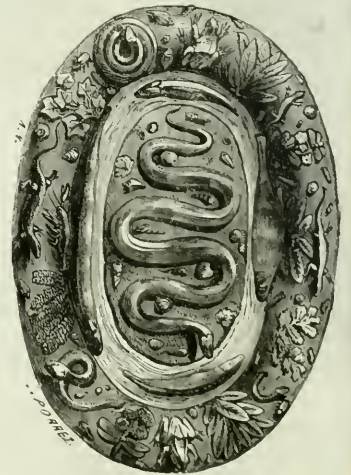
Brûle-parfum en bronze, ouvrage chinois.



Horloge de table en vermeil damasquinée, travail du seizième siècle.



Miniature d'un peintre du quatorzième siècle.

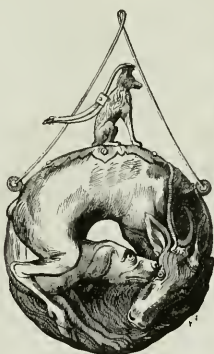


Plat rustique en faïence émaillée de Bernard Palissy.

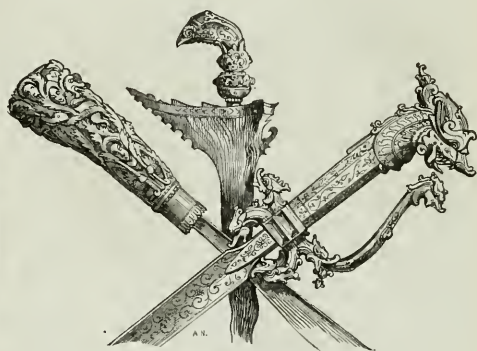
Curiosités et Objets d'art de la Collection de M. Debruge-Duménil.



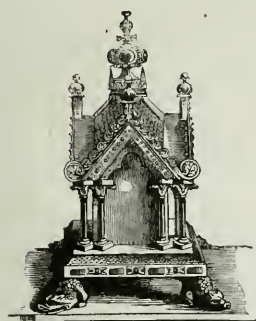
Armes du seizième siècle



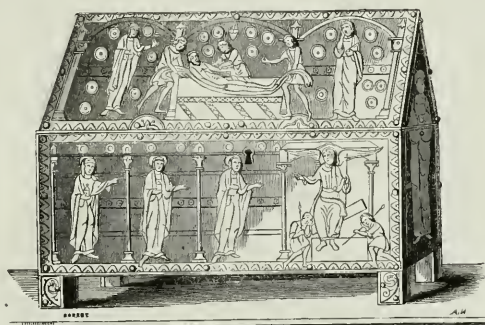
Pulvèrn du seizième siècle en bois sculpté.



Sabre indou. — Krisa malais. — Élévan javanais.



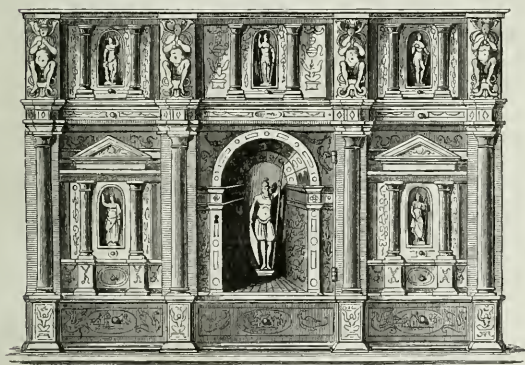
Classe en cuivre doré, ouvrage du douzième siècle.



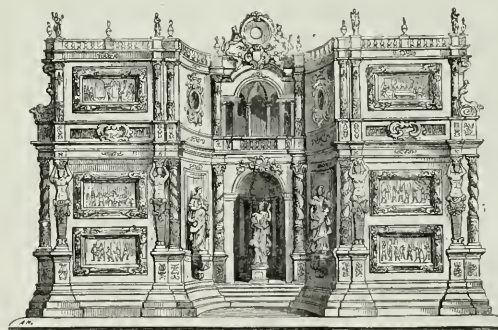
Châsse en cuivre émaillé, du treizième siècle.



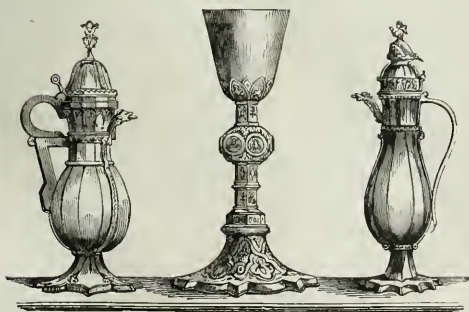
Montre d'abbesse en forme de croix pectorale, travail français de l'époque de Charles IX.



Cabinet en fer domasqué d'or et d'argent, travail italien du seizième siècle.



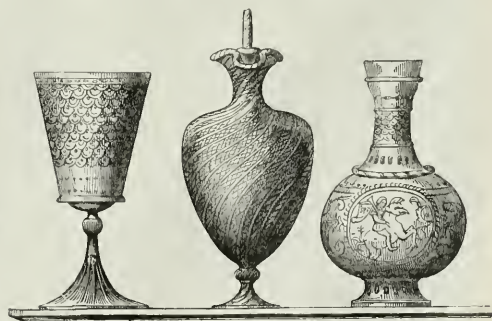
Grand cabinet en écaille et ivoire, travail flamand exécuté sous la direction de Rubens.



Burettes en cristal de rocha et calice en argent ciselé et doré, travail du quatorzième siècle.



Pendant en or ciselé et émaillé.

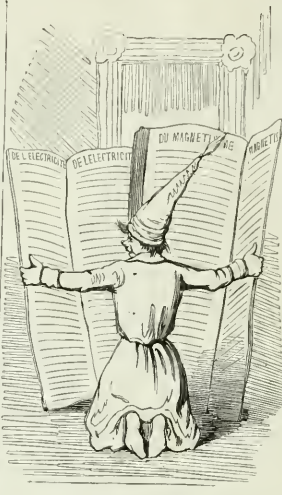


Hanap en verre émaillé. Aiguère en verre filigranique de Venise. Buire en verre décoré de peintures en émaux.

Aventures de M. Verdreau, par Stop. — (Suite. — Voir les Nos 359 et 360.)



Pendant plusieurs jours M. Verdreau commente les plus célèbres nécromanciens.



Il est surtout frappé des affinités du magnétisme avec l'électricité.

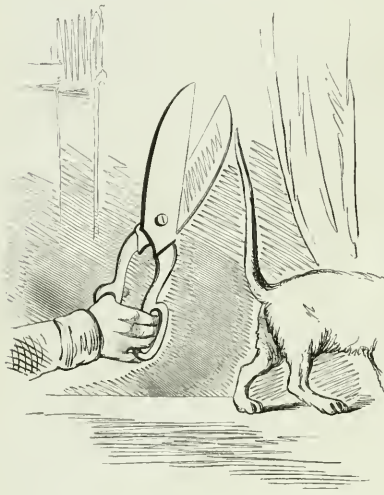


Et comme l'électricité s'accumule vers les pointes...

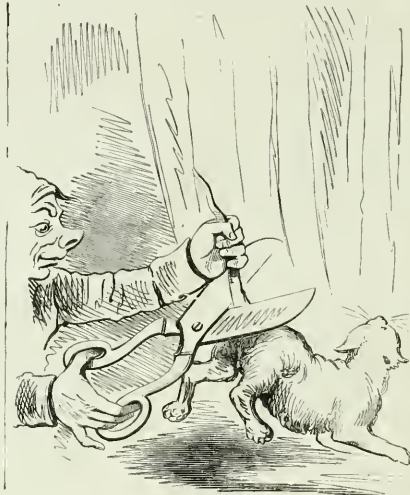


RR

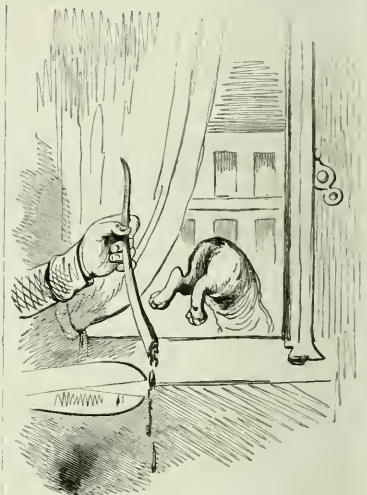
M. Verdreau en conclut que la puissance magnétique de Nick... est dans sa queue.



Il prend le parti de se l'approprier...



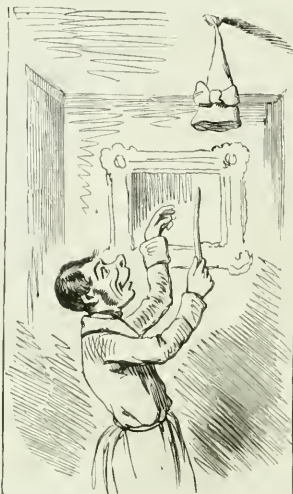
... Et ne tarde pas à exécuter son projet.



Nick disparaît par la fenêtre en hurlant de rage et de douleur.



Pendant quelques instants M. Verdreau se livre à la joie la plus frénétique.



Puis, il essaya sa puissance sur son couvre-chef, qui alla immédiatement se fixer au plafond.



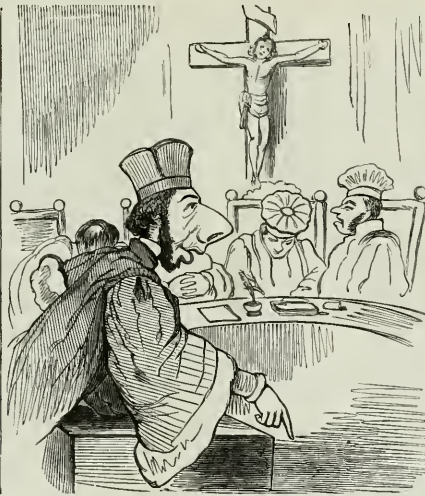
Sûr alors du succès, tantôt il déplace le sens de la vue...



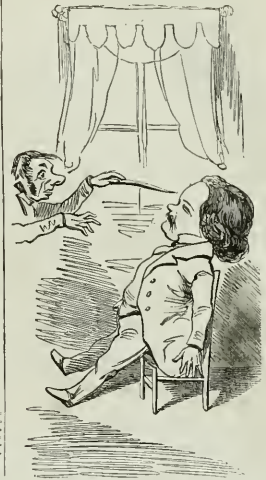
... Tantôt il prive les jeunes filles de toute leur sensibilité.



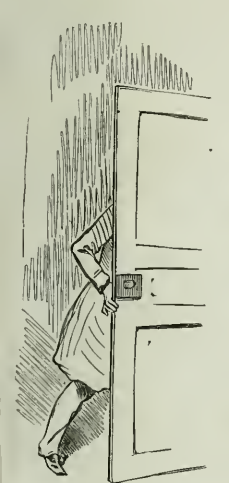
Un jour il endort tous les voyageurs d'un convoi de chemin de fer; ils se réveillent à soixante lieues de leur destination.



Une autre fois, c'est tout un tribunal soumis, pendant une éloquente plaidoirie, à un sommeil magnétique.



Un jour enfin, M. Verdreau endort un jeune artiste.



... Et gagne surnoisement la porte. Le jeune artiste jona pendant quatre heures de suite le Tremolo de Bériot.



... Ses amis désespérés allèrent réveiller M. Verdreau pour qu'il vint le démantésier; il s'y rendit.



L'opération fut pénible pour les nerfs du jeune artiste...



Et M. Verdreau commence à s'apercevoir que son cœur n'était pas là....



... Et qu'il voguait dans les eaux du chapeau jaune.

(La suite au prochain numéro.)

des îles de la mer du Sud en sont couvertes. On peut aussi regarder comme certain, que toutes les îles adjacentes à la Nouvelle-Guinée renferment des arbres qui produisent les épices. » (Sonnerat, *Voyage à la Nouvelle-Guinée*; Paris, 1776, page 496.)

Ces renseignements ne furent pas perdus. Poivre, intendand des îles de France et de Bourbon, chargé, en 1769, Etcheverry, lieutenant de vaisseau, commandant l'*Etoile du matin*, d'aller à la recherche des arbres à épices pour en introduire la culture dans les colonies françaises. C'était porter le coup de grâce au monopole des Hollandais. Etcheverry atteignit sans encombre l'île de Céram, où il recueillit d'un transfuge hollandais des indications utiles.

De là, il se rendit à l'île de Guerby. Les habitants firent d'abord mine de repousser le navire; mais quand ils s'aperçurent que le pavillon n'était pas hollandais, ils changèrent de sentiments. Le roi de Guerby accueillit fort bien Etcheverry, et lui exprima des regrets de ce que les Hollandais avaient détruit tous les arbres à épices dans son île. « Mais, ajouta-t-il, le roi de Patany, mon voisin, pourra vous en trouver. » Et aussitôt il dépêcha quelques-uns de ses gens.

« Les députés du roi de Guerby, rapporte Etcheverry, revinrent avec la quantité de muscades que je pouvais désirer, et que je fis embarquer avec tous les soins imaginables pour pouvoir à leur conservation. Mes vœux n'étaient pas remplis; je désirais y joindre des girofliers. Sur la demande que j'en fis, Bagousk, principal chef du roi de Patany, s'offrit à m'en procurer, si je pouvais attendre huit jours. Je me déterminai à ce sacrifice, quoique je fusse extraordinairement inquiet sur les obstacles que je pouvais éprouver par le changement des moussons. Je profitai de l'intervalle pour envoyer mon canot avec un de mes officiers, afin de faire aux environs de Guerby les observations que je croyais nécessaires.... Le temps que j'avais prévu pouvoir donner à Bagousk était expiré; je perdais l'espérance de le revoir; n'osant m'exposer à la contrariété de la mousson qui commençait à souffler, je me déterminai à quitter l'île de Guerby, touché très-sensiblement de ne pouvoir emporter le principal objet de ma mission. Je mis à la voile; le peu de frais me fit faire un chemin si médiocre, que je ne perdis pas l'île de vue; cet heureux contretemps me donna la satisfaction de voir arriver Bagousk avec les girofliers, sur lesquels je n'osais plus compter. Cette circonstance me procura la visite des rois de Patany et de Guerby, qui vinrent à mon bord avec Bagousk me remettre l'objet dont ils étaient chargés » (*Oeuvres de M. Poivre*; Paris, 1797, page 253.)

Etcheverry se hâta de retourner à l'île de France. Malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour échapper à la surveillance des Hollandais, il rencontra cinq vaisseaux surges-côtes, dragons du jardin des Hespérides. Le commandant de cette flottille détacha sur-le-champ un canot chargé de gens armés, qui lui témoignèrent leur surprise de trouver un bâtiment français dans ces parages. Etcheverry leur dit qu'il sortait de la baie de Manille, et que son intention était de relâcher à Batavia pour se rendre ensuite à sa destination. Ils parurent satisfaits de ces raisons, prirent le nom du bâtiment et le laissèrent aller en liberté.



Le Giroflier.

véritables hospices de végétaux. Le tronc peu épais est recouvert d'une écorce grise, lisse, très-adhérente; les branches s'infléchissant gracieusement forment une cime large et touffue; les rameaux sont garnis d'un grand nombre de feuilles qui ressemblent à celles du laurier commun; elles sont opposées, luisantes, entières, à bords légèrement ondulés et à nervures latérales très-fines, presque parallèles; écrasées et mâchées, elles ont l'odeur et la saveur du girofle pur; leur surface inférieure est parsemée de petits points résineux qui, vus à la loupe, sont la plupart transparents. Ces petites glandes, plus nombreuses encore sur la fleur, fournissent l'essence si forte de girofle; les feuilles sont portées sur des pétioles

offrant à leur insertion un renflement coloré qui se remarque dans beaucoup de plantes des régions tropicales; les plus jeunes contrastent par leur couleur rougeâtre avec le vert des anciennes et produisent un bel effet dans les forêts et les haies.

Par les organes de la fructification, le giroflier se rapproche du myrte; aussi l'a-t-on rangé dans la famille des myrtacées. Les fleurs sont odorantes, groupées par trois et disposées en corymbe à l'extrémité des rameaux. A la base de chaque fleur, on aperçoit deux petites bractées qui tombent de bonne heure; le calice à tube allongé, découpé au sommet en quatre, quelquefois en cinq, segments étalés, pointus, constitue le *clou de girofle* du commerce; la *tête du clou* est formée des quatre pétioles qui, avant leur épanouissement, cachent, comme un bonnet, les étamines nombreuses insérées sur un rebord du calice; celui-ci renferme l'ovaire, surmonté d'un style à stigmatte simple.

« Voici comment se fait, d'octobre en décembre, la récolte des clous de girofle: avant que les fleurs s'épanouissent, un homme monte sur l'arbre, attire vers lui les rameaux flexibles et cueille les corymbes qu'il jette à terre ou dans une corbeille. Si les rameaux se cassent, ce qui arrive souvent, l'arbre reste quelquefois stérile pendant deux ans. On trempe ensuite les fleurs dans l'eau bouillante, on les couvre de feuilles, on les expose à la fumée d'un feu qu'on fait adousser, et on les sèche au soleil.

Quand on laisse les fleurs sur l'arbre, il leur succède une baie ovoïde, coriace, rouge-brun, qu'on semble un peu à une grosse olive. Ce fruit, marqué d'une cicatrice en croix, reste du calice, s'appelle *anofle de girofle* ou *clou-matrice*. Il renferme une ou deux graines dures, appliquées l'une contre l'autre. Les anofles sont beaucoup moins communs dans le commerce que les clous de girofle; ils sont remplis d'une matière gommo-résineuse, noire, fort aromatique. Les Hollandais en font une sorte de confiture d'un grand usage dans leurs voyages maritimes: ils en mangent après chaque repas pour faciliter la digestion et prévenir le scorbut.

C'est à un botaniste français, à l'Écluse, plus connu sous le nom latinisé de *Clusius*, que nous devons la première connaissance botanique de l'arbre qui produit le girofle. Il raconte lui-même que pendant son séjour à Amsterdam, en 1600, il acheta deux rameaux de giroflier, avec leurs fleurs et leurs fruits, qu'on venait d'apporter sur un navire de l'île Ternate. Il en donna la description et le dessin dans un livre qui, sous le modeste titre: *Exotica*, contient l'histoire de toutes les plantes nouvelles, alors introduites en Europe. Il compara les fleurs du giroflier à celles du cérisier; seulement, au lieu d'être blanches, elles sont bleues, veinées de blanc. Plus tard, Rumphius compléta ces détails descriptifs dans son *Herbier d'Amboine*, et fit en même temps connaître la culture de ce précieux arbre, dans lequel toutes les parties sont odoriférantes.

Autrefois on le propagait de graines, en semant le clou-matrice. Mais, dans ce cas, on n'obtient des produits qu'au bout de cinq ou six ans. On préfère aujourd'hui le propager de boutures, en se servant de rameaux coupés au moment où la sève commence à monter. On se procure ainsi des récoltes déjà au bout de trois ans. A dix ou douze ans, ces arbres donnent deux à quatre livres de clous; il faut cinq mille clous pour faire un livre. Rumphius parle d'un giroflier de Ternate qui rapportait annuellement 1,100 livres de clous; il avait cent trente ans, et son tronc était si épais que deux hommes à peine pouvaient l'embrasser. Ces exemples de longévité sont maintenant très-rare. Le plus grand ennemi du giroflier est une espèce de ver blanc à tête brune: il attaque le bois et pénètre jusqu'au canal médullaire.

La culture productive du giroflier exige beaucoup de soins: il craint également le vent, le soleil et la sécheresse. Toutes les terres ne lui conviennent pas; il réussit le mieux dans un sol volcanique, couvert d'un humus frais et profond. C'est dans ces conditions que se trouvent les îles Molouques et les autres régions tropicales où le giroflier prospère.

L'histoire que nous venons d'esquisser s'applique spécialement au *Caryophyllus aromaticus*, Lin., qui il vaudrait mieux appeler *Caryophyllus Moluccensis*, par allusion à sa véritable patrie; car il y a d'autres espèces qui sont également aromatiques, tels que le *Caryophyllus ellipticus*, à feuilles elliptiques, le *C. fastigiatus*, *C. floribundus*. Ces espèces n'habitent pas les Molouques, mais les forêts de Java; elles intéressent moins le commerce que la science. D^r HEFFEA.



Feuilles, fleurs et fruits du Giroflier.

Le commandant de l'*Etoile du matin* arriva le 25 juin 1770 à l'île de France, d'où il était parti le 40 mars auparavant. Il y apporta 20,000 muscades et 800 girofliers. Ces plantes réussirent si bien par les soins de Poivre et de son ami Crédu qui au bout de quelques années on put en envoyer un grand nombre dans les colonies de l'Amérique. En juillet 1793, il y eut, au jardin national de Cayenne, une pépinière de 80,000 girofliers, qui fournit aux plantations des autres contrées équinoxiales du Nouveau-Monde. Dès cette époque, grâce à Poivre, le girofle et la muscade ne nous viennent plus exclusivement des Molouques.

Après ces détails historiques, qui ne serait pas curieux de connaître les arbres à épices? Le giroflier est un arbre de moyenne grandeur. Celui du Jardin des Plantes, représenté dans la gravure, a près de deux mètres de haut; c'est peut-être le plus beau qui on puisse voir dans nos serres d'Europe.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

On écrit souvent les chansons nouvelles sur de vieux airs.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.